

CAMILLE LE MERCIER D'ERM



# Léda

ROMAN DE L'IMPOSSIBLE AMOUR



PARIS

« LES GÉMEAUX »

11<sup>bis</sup>, IMPASSE DE LA VISITATION (VII<sup>e</sup>)

—  
MCMXIX

Au poète Paul Forgeoux

affectionnement

Camille Belloc in Dm

---

LÉDA

**DU MÊME AUTEUR :**

---

- Les Exils*, poèmes, préface de Charles Le Goffic, 2<sup>e</sup> éd., (Edward Sansot, éd., 7, rue de l'Éperon, Paris, VI<sup>e</sup>).
- La Muse aux Violettes*, poème (Edward Sansot, éd.).
- Les Poètes de Paris*, du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, anthologie (S<sup>6</sup> des Éditions Louis-Michaud, 168, Boul<sup>d</sup> St-Germain, Paris, VI<sup>e</sup>).
- Les Ballades d'Amour*, du XII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, anthologie (Louis-Michaud, éd.).
- Les Rondeaux d'Amour*, du XII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, anthologie (Louis-Michaud, éd.).
- Le Poète et la Femme*, poème (« Les Fleurs d'Or », éd., Nice).
- Jean-Michel Renaitour, aviateur lyrique*, étude (« Les Argonautes », éd.).
- Le Poème de Paris Nocturne*, (« Les Gêmeaux », éd., Paris).
- Les Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne Armoricaîne* (1800-1914), anthologie générale avec notices bio-bibliographiques et une Introduction sur le mouvement intellectuel breton contemporain; préface d'Anatole Le Braz (1<sup>re</sup> éd<sup>n</sup> épuisée, Plihon et Hommay, Rennes, et E. Sansot, Paris) 7 f.50  
Une 2<sup>e</sup> édition est en préparation.

**A PARAÎTRE :**

- Les Hymnes nationaux des Peuples celtiques* (Irlande, Galles, Ecosse, Bretagne), avec notices et musique.
- Chansons nationales du Peuple breton*, avec notices et musique.
- 

CAMILLE LE MERCIER D'ERM

---

# Léda

ROMAN DE L'IMPOSSIBLE AMOUR



PARIS

« LES GÊMEAUX »

11<sup>bis</sup>, IMPASSE DE LA VISITATION (VII<sup>e</sup>)

MCMXIX

IN MEMORIAM





PRÉLUDE CHEZ LES DIEUX

---

- I. *de la fable*  
Tel, fendant l'Eurotas peuplé de verts roseaux . . . 13
- II. *de la vie*  
Or, le Poète, ayant au front le divin signe . . . 15

LE CHANT DU CYGNE

---

- III. *des ritournelles*  
Poète l pauvre esthète . . . . . 19

IV.	<i>des fleurs</i>	Ils n'écouteront plus la grande voix fervente . . . . .	21
V.	<i>des paroles</i>	D'autres diront des paroles . . . . .	24
VI.	<i>de l'âme</i>	Un jour, tu connaîtras cette âme douloureuse . . . . .	26
VII.	<i>de la douceur</i>	Laisse-toi bercer, laisse-toi bercer . . . . .	31
VIII.	<i>de la mélancolie</i>	Mélancolie, obscur tourment amer et doux . . . . .	32
IX.	<i>de la tristesse</i>	Oh ! le mal dont ma vie est ivre . . . . .	36
X.	<i>des aveux</i>	Léda, j'écris ces vers pleins de vaine tendresse . . . . .	37
XI.	<i>du silence</i>	Je me tais comme un oiseau farouche . . . . .	41
XII.	<i>du sang</i>	C'est vous que je revois, fantômes de mes veilles. . . . .	42

XIII.	<i>du sentiment</i>	La petite fleur bleue . . . . .	49
XIV.	<i>du cœur</i>	Quand j'ébauchai les premiers vers de ce poème. . . . .	52
XV.	<i>de la musique</i>	De la musique pour nos cœurs fous . . . . .	61
XVI.	<i>de l'harmonie</i>	La voix impérieuse et douce, au rythme lent. . . . .	63
XVII.	<i>des échos</i>	Les chants, les cris ont des échos . . . . .	65
XVIII.	<i>des chansons</i>	Je te donne ces vers, Léda, je te les donne . . . . .	66
XIX.	<i>de l'amour</i>	Ceux-là que l'on aime . . . . .	71
XX.	<i>du souvenir</i>	Qui nous rendra jamais nos longues causeries . . . . .	72
XXI.	<i>des larmes</i>	Pourquoi pleurer sur tes amours . . . . .	75

XXII.            *des regrets*  
Je ne sais pas l... Je ne sais plus rien l... . . . . 77

XXIII.          *de l'oubli*  
Ai-je oublié votre sourire ?... . . . . . 79

ÉPILOGUE SUR UNE TOMBE

XXIV.          *de la mort*  
Celle pour qui ces vers furent écrits naguère. . . 85

PRÉLUDE CHEZ LES DIEUX

*DE LA FABLE*

---

**T**EL, fendant l'Eurotas peuplé de verts roseaux,  
à l'heure où le soleil dessèche la prairie,  
où Lédà livre aux flots tièdes sa chair fleurie,  
éblouissante image au clair miroir des eaux,

Zeus, que l'Eros subtil a pris dans ses réseaux,  
quêtant l'Unique à qui son désir l'apparie,  
daigne vêtir, un jour, la blancheur de féerie  
du Cygne immarcescible et dieu chez les oiseaux.



Tel le Poète, ayant au front le divin signe,  
emprunte le symbole essentiel du Cygne,  
sur le fleuve qu'émeut la musique des vers,

pour quêter, éployant la candeur de son aile,  
dans un lent nonchaloir entre les roseaux verts,  
le vierge amour ou la communion charnelle.

II

DE LA VIE

O R, le Poète, ayant au front le divin signe,  
s'est cru le Zeus qui tient la foudre dans ses mains,  
et, pour charmer Léda, belle entre les humains,  
a vêtu la blancheur obsédante du Cygne.

Longtemps, il a quêté, fervent, l'amante insigne,  
entre les verts roseaux se frayant des chemins,  
mais voici que, leurré d'espoirs sans lendemains,  
le Cygne au fil de l'eau s'épuise et se résigne.

Et, quand expire en lui l'illusion rebelle,  
Léda surgit enfin, glorieusement belle,  
mais déjà l'orgueilleux oiseau qui s'est cru dieu

se reconnaît mortel, trahi par son génie...

— Entends, au moins, Léda, ce déchirant adieu :  
écoute ! c'est le chant du Cygne à l'agonie.

LE CHANT DU CYGNE

*DES RITOURNELLES*

---

**P**OÈTE !... pauvre esthète !  
que cherches-tu, ce soir,  
dans cette folle tête  
casquée d'un éteignoir ?

Envierais-tu, peut-être,  
ce rameau de laurier  
qui ceint le front des maîtres  
et le front du guerrier ?

Hélas ! sans plus attendre  
ce qui ne viendra pas,  
vive l'idylle tendre  
pour enchanter nos pas !

Foin des vaines escrimes,  
des chants aériens !  
Assez rimé de rimes  
qui ne riment à rien !

Ton lyrisme morose  
nous glace comme un glas...  
Allons cueillir la rose,  
la rose ou le lilas.

## IV

*DES FLEURS*  
~~~~~

Ils n'écouteront plus la grande voix fervente  
des Poètes qu'ils ont adorés à genoux,  
ils nous laisseront seuls dans la nuit d'épouvante  
et, n'ayant plus d'amour, ils souriront de nous.

Ils s'en iront au loin quêter la joie impure ;  
à moins que, sur le monde attentif et dompté,  
dans un rayonnement soudain qui transfigure,  
se dresse devant eux la sublime Beauté.

Ce sera dans la nuit l'aurore salutaire  
et l'harmonie inoubliable d'un moment,  
l'extase qui se mêle aux songes de la terre,  
la vision qui laisse un éblouissement.



Léda, vous surgirez avec ce nimbe étrange  
où s'auroleront vos gestes lumineux,  
et nos vers, en chantant sur vos lèvres d'archange,  
peut-être éveilleront de la douceur en eux.

Et, toute pâle, alors, avec des fleurs de Parme  
violette dans la candeur de vos doigts blancs,  
vous chanterez, et vous serez l'amour en larmes,  
et mon silence aura vers vous de purs élans.

Vous chanterez nos vers, comme les coryphées,  
et les hommes, émus, qui dédaignaient nos chants,  
voudront vous dédier des roses en trophées  
et des œillets rougis par les soleils couchants.

Mais vous, qui savez trop que ces fleurs-là se fanent,  
laissez-moi distiller leurs parfums épanchés  
et vous faire un trophée unique et diaphane  
avec toutes les fleurs des paradis perdus.

Ah ! ne me dites pas que les fleurs sont cruelles  
et que vos yeux d'enfant, si tristes et si beaux,  
pourraient trouver la mort délicieuse en elles  
et se faner comme des lys sur un tombeau.

Non ! ne souhaitez plus pour un soir de détresse  
ce beau linceul tissé de leurs vives couleurs ;  
oubliez l'odorante et mortelle caresse,  
la chère volupté de mourir sous les fleurs.

Vivez ! et triomphez de passer dans la vie,  
si jeune, et que les fleurs jonchent votre chemin,  
sans jamais plus songer, vous que la foule envie,  
aux fleurs qui fleuriront votre tombe, demain.

V

*DES PAROLES*

---

D'AUTRES diront des paroles,  
d'autres vous feront la cour,  
d'autres diront des paroles,  
des paroles sans amour.

D'autres vous diront des choses  
qu'on oublie en vous quittant,  
d'autres diront de ces choses  
que votre cœur aime tant.

D'autres auront tant de grâce!  
d'autres auront tant d'esprit!...  
Leur sourire et ma grimace :  
Jean-qui-pleure et Jean-qui-rit.

D'autres sauront vous distraire,  
d'autres sauront vous charmer,  
d'autres sauront vous distraire  
qui ne savent point aimer.

Et moi, je n'aurai dans l'âme,  
dans mon âme qui me nuit,  
et moi, je n'aurai dans l'âme  
que du vide et de la nuit.

VI

*DE L'AME*  
~~~~~

UN jour, tu connaîtras cette âme douloureuse,  
quand le présent ne sera plus que du passé,  
Léda, tu connaîtras qu'elle fut douloureuse  
à cause de ton seul souvenir caressé ;  
tu sauras qu'elle fut meurtrie et seule, un soir,  
tandis que je roulais, pauvre chair vagabonde,  
vers le crépusculaire horizon rouge et noir...

Je vis ! et le convoi brûle, à chaque seconde,  
un coin de la surface immobile du monde...

Et je ne sais pourquoi je me laisse émouvoir.

*DE L'AME*

27

Le train file à travers les landes éblouies  
par le tardif et beau crépuscule d'été  
qui ramone, ce soir, les cendres et les suies  
de ce ciel trop souvent avare de clarté.  
Et la mer apparaît, rutilante et sereine,  
et, tandis que la brise effare mes cheveux,  
que la rumeur des eaux expire sur la plaine,

je suis triste — et m'attarde à t'en faire l'aveu.

Ah ! ce train déchaîné dans l'or crépusculaire,  
ah ! ce train crépitant, qui roule et passe et fuit,  
qui vient de loin et qui m'emporte vers la nuit,  
dans le dernier rayon du jour qui nous éclaire,  
ah ! ce train fou de sa vitesse et de son bruit,  
ce ciel et cette mer aux vagues d'émeraude,  
toi, Souvenir, et toi, Bretagne, et toi, beau Soir,  
et l'angoisse, Léda, comme une ombre qui rôde,  
l'angoisse de ne plus t'entendre ni te voir,  
tout cela m'attendrit et m'émeut et m'attriste,  
me poigne d'une inquiétude qui persiste  
et m'abandonne aux vains regrets qui me sont chers,  
à la chère douleur qui prend l'âme et la chair  
et vous les berce avec une volupté triste.

La douleur!... Connais-tu, mon âme, la Douleur?  
 connais-tu le désert de l'aride souffrance?  
 connais-tu la douleur qui nous broie en silence  
 et qui tarit la source éternelle des pleurs?  
 Rappelle-toi, mon âme inquiète et souffrante:  
 as-tu jamais souffert assez pour concevoir  
 l'abîme où se débat la douleur délirante?  
 mon âme, as-tu touché le fond du gouffre noir?

Va! je te connais bien, mon hôtesse que j'aime,  
 mon âme, intime essence unique de moi-même,  
 trop sensible à tous les soucis quotidiens,  
 et qui souffres de tout, et de tout, et de rien,  
 et gaspilles, au long des jours et des années,  
 en tristesse, en mélancolie, en sentiment,  
 en vains regrets, en vains rêves, en vains tourments,  
 la somme de douleur que Dieu t'avait donnée.

Pourtant, ce soir, tandis que, dans la vaste plaine  
 où la bruyère en fleur est plus rose au couchant,  
 où les collines d'or se soulèvent à peine  
 pour contempler la mer et la houle des champs,  
 tandis que l'ombre monte et que le train m'emporte  
 vers la nuit et vers la rumeur des océans,

serait-ce la douleur qui vient heurter ma porte,  
 la douleur qui revient hanter, comme une morte,  
 ma rêverie, avant de rentrer au néant?...  
 « L'homme est un apprenti, la Douleur est son maître! »  
 Serait-ce la « Douleur » immortelle?... — Peut-être! —  
 la douleur qui marque le front de ses élus,  
 la douleur, la douleur atroce et passagère,  
 qui vous reste parfois si longtemps étrangère  
 et reparait, un jour, quand on ne l'attend plus?...

Et voici que, ce soir, je redeviens Poète,  
 loin du sombre Paris qui m'a ridé le cœur,  
 loin de ce Mont-Parnasse où la lyre est muette,  
 loin de Montmartre en rut et du Boul'-Mich' en fête  
 qui m'ont intoxiqué d'une étrange liqueur,  
 loin de Paris qui ment et qui fait, d'âge en âge,  
 tinter les grelots d'or de son cabotinage  
 et ne nous laisse plus, dans son rythme insensé,  
 la force de vouloir ni le temps de penser.

Et voici qu'à présent, dans l'ombre, je m'étonne  
 de me sentir Poète encore, avec des cris  
 et des larmes d'amour devant la mer bretonne  
 qui ne déferle pas sur les quais de Paris.



Ma vie a fleuri devant la mer sublime,  
 devant la grandiose immensité des eaux,  
 cette virginité plus vierge que les cimes  
 et que n'entame point l'étrave des vaisseaux.  
 C'est elle, c'est la Mer, la grande lumineuse,  
 qui me sacre Poète, une seconde fois,  
 et dont l'immensité lyrique et douloureuse  
 a mis tant de lyrisme et de douleur en moi...

— Mais non ! ce trop subtil émoi qui m'inquiète,  
 quand le cortège des regrets passe et s'arrête,  
 ce n'est plus la douleur qui nous vient visiter,  
 et c'est...

c'est seulement, mon âme de Poète,  
 l'ivre mélancolie des cœurs désenchantés.

## VII

DE LA DOUCEUR

L AISSE-TOI bercer, laisse-toi bercer  
 dans la mélancolie du soir lassé,  
 laisse, oh ! laisse-toi bercer sans secousse,  
 laisse-toi bercer dans la nuit douce  
 qui répand sur ton front l'oubli du passé ;  
 laisse-toi bercer dans la nuit lente,  
 laisse-toi bercer ton âme souffrante  
 qui fuit la souffrance et souffre pourtant,  
 qui souffre... peut-être,

qui ne souffre pas et qui souffre tant !

VIII

DE LA MÉLANCOLIE

MÉLANCOLIE, obscur tourment amer et doux,  
tu viens quand la douleur se retire de nous.

Tu conjures la crise où notre cœur éclate,  
suprême volupté des âmes délicates.

Tu nous offres, après les affres du tourment,  
le baume d'un refuge et d'un apaisement.

Tu n'es plus la douleur sévère qui ranime  
et par quoi l'on connaît un vertige sublime.

La douleur, torche ardente, éclaire un noir destin,  
et tu n'es qu'un flambeau fumant et mal éteint.

Mélancolie, obscur tourment des âmes lasses,  
est-ce toi qui me hantes et qui m'enlaces ?

Toi qui me suis à chaque instant ?... Je ne sais pas...  
mais une ombre est sur moi, qui me suit pas à pas.

C'est toi qui fais mon cœur fermé, mes lèvres closes,  
devant l'impur complot des hommes et des choses.

C'est par toi que « les délicats sont malheureux »,  
sachant l'impur complot humain ligué contre eux.

Parce que les complots humains leur sont iniques,  
ils se cloîtent dans leurs amertumes chroniques.

Ils savent que leur mal est incurable et veut  
le seul renoncement fatidique d'un vœu.

Tout leur est peine. Ils sont comme des sensibles,  
et la douleur s'apaise en leurs âmes craintives.

Ils se referment sur eux-mêmes très souvent.  
Ils se taisent — et leur silence est émouvant.

Moins qu'un mot et moins qu'un regard les égratigne :  
ils se taisent — dans le silence le plus digne.

Ils souffrent moins intensément, souffrant ainsi,  
mais ils vivent dans un perpétuel souci.

Ils ne connaissent plus la grande douleur ivre  
ni la féroce joie animale de vivre.

Ils ne connaissent plus les paroxysmes fous,  
mais la peine est toujours présente au rendez-vous.

Haine, amour, passion, colère, enthousiasme,  
ils ne connaissent plus le sursaut ni le spasme.

Et l'énergie éteinte ou qui tombe en langueur  
déserte lentement leurs muscles et leur cœur.

Et, parce que leur âme est fermée à la joie,  
ils ne connaissent plus la douleur qui vous broie.

Leur cœur vide n'a plus de sanglots ni de cris  
et n'est plus douloureux mais reste endolori.

Leur peine s'alanguit, s'estompe, se dilue,  
et la douleur s'éloigne ainsi qu'une inconnue.

Leur sourire est lointain, inquiet et figé,  
et, s'ils rient, l'on sent que ce rire est mensonger.

Ils ignorent la joie offerte aux autres hommes,  
et l'on ne comprend pas les êtres que nous sommes.

Toute leur faculté de vivre et de sentir  
s'émousse. Ils ont les yeux résignés des martyrs.

Et tous leurs sentiments d'âmes inviolées  
sont au fond d'eux ainsi que des formes voilées.

Rien d'aigu ne les fait vibrer d'un grand frisson,  
et l'on ne comprend pas les malheureux qu'ils sont.

La brute humaine les méprise et les bafoue,  
et l'affront met un peu de pourpre sur leur joue.

A force de souffrir un peu, à chaque instant,  
on ne peut plus souffrir — et l'on souffre pourtant.

Et, sans qu'à la douleur on ait l'âme asservie,  
on sera malheureux ainsi, toute sa vie,

on sera, ballotés aux flots indifférents,  
les éternels vaincus, les éternels souffrants.

DE LA TRISTESSE

O H ! le mal dont ma vie est ivre  
 et qui met dans mes yeux d'enfant  
 ce désenchantement de vivre  
 et ce grand vertige émouvant,

ce n'est pas la douleur farouche  
 qui fait hurler l'homme éperdu,  
 qui crispe son cœur et sa bouche  
 au seuil du paradis perdu ;

c'est la tristesse lente et sûre  
 dont l'âme en peine entend la voix,  
 qui creuse une chère blessure  
 et qui fait pleurer... quelquefois.

DES AVEUX

L ÉDA, j'écris ces vers pleins de vaine tendresse  
 — le vers gaze si bien nos élans trop humains ! —  
 pour épancher, comme d'une urne, entre tes mains,  
 le secret de cet état d'âme qui m'opresse  
 et qui ne sera plus qu'un souvenir, demain.

Tu le sens, tu sens bien que la vie nous sépare...  
 Moi qui t'aurais aimée d'un si parfait amour,  
 ne puis-je donc t'offrir que cet amour avare,  
 qu'un amour réticent dans un cœur sans amour,  
 un amour impossible et vain et qui nous leurre,  
 un amour qui replie ses ailes et qui pleure,  
 un amour qui se cherche et ne se trouve point,  
 un amour résigné à mourir tout-à-l'heure  
 et dont la mort n'aura que nous pour seuls témoins ?...



Nous sommes séparés par la vie et les choses  
 et tu sens bien qu'une ombre est entre nous toujours,  
 et je t'aime, et ne veux point t'aimer, et tu n'oses...  
 A quoi bon ?... Je ne puis t'aimer d'un autre amour.  
 Je t'aime sans oser t'aimer trop... — oh ! pardonne ! —  
 et tu n'oses m'aimer, toi qui m'aimes pourtant,  
 et nous n'aurons jamais l'élan qui s'abandonne...  
 La vie est entre nous et la mort nous attend.

Léda, j'écris ces vers pour épancher mon âme,  
 pour que, discrètement, comme un chant assourdi,  
 si les vers tristes ont accès au cœur des femmes,  
 ils te disent ce que mes lèvres n'ont pas dit,  
 pour que tu saches !... Mais, ne dis rien, va ! qu'importe !  
 A quoi bon ?... Notre amour est impossible et vain.  
 Tu ne me diras rien !.. Notre espérance est morte  
 et nous berçons un berceau vide, tu vois bien.  
 Ne m'interroge pas ! ne cherche pas ! — oublie !...  
 ce serait un amour impur et mensonger...  
 La vie est entre nous, qui nous tient et nous lie...  
 Je t'aime... et nous serons comme des étrangers.

Et puis, cela vaut-il que ton cœur s'inquiète ?...

— Léda, tu sais trop bien ce que c'est qu'un « Poète »  
 et que nos vers ne sont qu'un aimable « chiqué »,  
 badinage anodin qui ne peut t'offusquer.  
 C'est pourquoi les « honnêtes gens » de la planète,  
 qui de tous leurs « moyens » savent tirer parti,  
 marquent aux porte-lyre un dédain bien senti.  
 Poète ! n'est-ce pas, cela n'est pas « pratique »,  
 en notre siècle de « lumière » et de « progrès » ;  
 Poète ! un dilettante à l'humeur emphatique  
 qui se monte le coup — et vous le monte après —,  
 maître-orfèvre qui vend du toc en sa boutique  
 et qu'il ne faut pas trop regarder au grand jour  
 ni prendre au sérieux quand il parle d'amour.

Aussi, très chère, — ô toi qui sais ce que nous sommes,  
 toi dont l'âme légère est pleine de nos chants,  
 toi dont le nom bruit sur les lèvres des hommes,  
 bruit comme la brise entre les pins chantants,  
 toi dont la pure voix, qui rit ou qui s'éploie,  
 fait vibrer, chaque soir, nos tirades sonores  
 et souffle vers les cieux nos bulles de savon, —  
 aussi, Léda, sans doute, aux prochains soirs d'automne,  
 quand finiront les jours d'exil que nous vivons,  
 quand je t'apporterai de la côte bretonne

cet austère bouquet de bruyère et d'ajonc,  
 quand tu liras ces vers écrits pour toi que j'aime,  
 ces simples vers d'amour sincères et discrets,  
 sans pose ni madrigalise ni blasphème,  
 jaillis d'un cœur humain fidèle à ses regrets,  
 aussi pourras-tu bien, sans qu'un regret t'effleure,  
 en respirant bientôt le parfum de ces vers  
 qui ne troubleront point ta paix intérieure,  
 comme celle qu'aima le trop sensible Arvers,  
 te dérober à ma tendresse la meilleure,  
 et, sondant le secret que je tairai toujours,  
 tu ne comprendras pas ce misérable amour ;  
 ou, si tu le comprends, tu pourras bien encore  
 rester indifférente, avec — ou sans — mépris,  
 comme si, mon amour, tu n'avais pas compris,  
 et, sous ce noble nom de Léda qui t'honore  
 et qu'illustre le cher poème que j'écris,  
 sous ce nom que la Fable a profané peut-être,  
 tu pourras — à ton gré — ne pas te reconnaître,

ou tu reconnaîtras que c'est d'un malappris.

## XI

DU SILENCE

**J**E me tais, comme un oiseau farouche  
 fidèle à l'instinct de liberté,  
 et, n'ayant pas le cœur à chanter,  
 je clos mon cœur et je clos ma bouche.

Je me tais, je m'isole et, souvent,  
 au hasard de nos routes nocturnes,  
 je m'en veux d'être ce taciturne,  
 mais j'ai soif de soleil et de vent.

Pardonnez! chère, si je dévie :  
 tous mes rêves s'en vont à vau-l'eau...  
 Point ne suis un ami rigolo!  
 Rien n'y peut faire... Acceptons la vie.

DU SANG

C'EST vous que je revois, fantômes de mes veilles,  
mes rêves, mes espoirs, mes fiertés, mes amours,  
Paris, dont ma jeunesse ardente s'émerveille,  
Léda, qu'après des mois au loin j'aime toujours !

...Et la vie implacable a poursuivi son cours.

Oh ! comme on se retrouve ! oh ! comme on s'interroge !..  
Je t'ai revue enfin, l'autre soir, dans ta loge,  
à l'heure où commençait le spectacle nouveau ;  
j'ai lu *Comædia* qui publie ton éloge  
et ton portrait, — visage inoubliable et beau — ;  
j'ai revu ces yeux noirs où transparait ton âme,  
ces yeux irradiés d'une secrète flamme,  
ces yeux ouverts, pourtant, à la nuit du tombeau.

C'était dans le décor de ta loge d'actrice :  
très simple... Des portraits épinglés aux cloisons,  
des fards choisis sur la tablette aux artifices,  
quelques fleurs : des œillets et des roses de Nice  
et le houx verdoyant de l'arrière-saison...  
Des fleurs et des portraits avec des dédicaces :  
Georges Berr et De Max et la grande Sarah  
en Phèdre, en Mélissinde, en Hamlet, en Jacasse,  
et des poètes, des amis... -- et cœtera. —  
Et des portraits aussi de toi, dans tes bons rôles,  
et le portrait de ton grand portrait du Salon,  
en ta tunique grecque agrafée à l'épaule  
et les pieds nus chaussés du socque à fier talon.

Ta loge !... Qu'il fait bon respirer l'atmosphère  
D'une « loge d'actrice », et quel subtil émoi  
D'être accueilli comme l'ami que l'on préfère !...  
C'est tiède et parfumé — et c'est nouveau pour moi.  
Et c'est charmant de voir se grimer une « artiste »  
avec ses blancs d'iris et ses poudres de riz,  
ses fards roses qu'avec un mouchoir de batiste  
on étale sur son joli masque fleuri,  
le rouge qui refait l'éclat des lèvres pâles,  
les pâtes à polir les beaux ongles d'opale,

les crayons noirs et les crayons bistres et bleus  
qui font plus obsédant le cerne de ses yeux.

Léda, vous voilà donc à présent « une actrice » !  
Votre grande marraine illustre vous aida.  
Le théâtre pour vous n'était point un caprice :  
vous voilà devenue une actrice, Léda !  
Actrice !... c'est pour vous la première victoire :  
vous jouez dans un grand théâtre en ce moment,  
— une actrice !... et déjà une actrice notoire ! —  
vous qui suivez encore, au vieux Conservatoire,  
les cours de Monsieur Georges Berr, assidûment.

Et vous jouez avec tant de nerfs et tant d'âme  
et tant de passion et de sincérité  
qu'on ne peut pas ne pas vous admirer, Madame,  
de vous dévouer toute à l'œuvre de beauté.  
Et, quand vous remontez, à onze heures quarante,  
quand vous quittez la scène, essouffée et vibrante,  
Léda, quand, chaque soir, ivre d'avoir donné  
ta vie et tes frissons à la foule anxieuse,  
tu regagnes ta loge où t'attend l'habilleuse,  
je reconnais le dieu en ta chair incarné.

C'est cela, c'est cela, le théâtre moderne :  
antithèse partout. C'est petit et c'est grand.  
Tout est truqué, — mais ça vous poigne et ça vous prend,  
pourvu qu'on mette un peu de feu dans sa lanterne  
et qu'on sache attendrir le peuple indifférent.

— Oh ! comme on se retrouve après un long voyage !...  
Hélas ! tu m'apparus avec un maquillage  
qui te faisait plus belle et qui t'auréolait  
du déchirant éclat des roses qui se fanent,  
et qui faisait ton teint pâle plus diaphane  
en soulignant tes yeux d'un cerne violet.

Tu jouais, ces soirs-ci, dans un vieux mélodrame  
« où Margot a pleuré » souvent, depuis Musset,  
un rôle pathétique et triste à fendre l'âme  
de jeune poitrinaire amoureuse, qui sait  
que l'amour la dédaigne et la mort la guette  
et qui pardonne à sa rivale heureuse et meurt,  
pressant lugubrement sur sa bouche muette  
un fin mouchoir trempé de sang vif et de pleurs.

Ah ! ce sang ! je le vois sur le mouchoir encore,



ce sang clair qui n'était ni ton sang, ni du sang,  
 mais seulement de ce carmin dont s'encolorent  
 tes lèvres et ton cher sourire éblouissant.  
 Je savais bien !... Mais leur mise-en-scène funeste,  
 et l'ardeur de ton jeu dans ce rôle inhumain,  
 et la pâleur de ton visage et de tes mains,  
 ton regard, et l'horreur suprême de ton geste,  
 et ce mouchoir, ce sang, — cet atroce carmin ! —  
 et le ressouvenir de certaines paroles  
 qui disaient la beauté de mourir sous les fleurs,  
 quand tu me confiais, pendant nos courses folles,  
 naguère, le secret de tes jeunes douleurs,  
 tout cela m'étreignait d'une angoisse farouche,  
 et, parmi les portants de la scène égaré,  
 je t'attendais mourir, ce mouchoir à la bouche,  
 et je rentrais dans ta loge, désespéré.

La Mort autour de nous rôde, sombre gardienne...  
 Mais, de te voir mourir de cette horrible mort,  
 de cette horrible mort, hélas ! quotidienne,  
 — oh ! dis, non, cette mort ne sera pas la tienne ! —  
 j'avais peur... et j'en éprouvais comme un remords,  
 j'avais peur, j'avais peur pour toi... Ce mélodrame !...  
 oh ! cette vision, Léda, quand tu mourais !...

oh ! non ! ce n'est pas vrai que la mort te réclame !...

Si c'était vrai, pourtant, Léda !... si c'était vrai !...

Tout ça, c'est de la bien vieille littérature,  
 mais c'est la vie, pourtant, la vie !... Et j'avais peur...

Pourquoi joues-tu toujours des rôles qui torturent ?  
 pourquoi joues-tu toujours des rôles où l'on meurt !

J'évoquais le cruel tableau d'un grand artiste,  
 que la lithographie a reproduit souvent,  
 ce dernier tête-à-tête en leur mansarde triste :  
 sur le lit, Elle, morte ; à genoux, Lui, vivant ;  
 Elle, petite morte immobile et pâlotte ;  
 Lui, misérable amant éperdu qui sanglote,  
 atrocement figé dans son deuil émouvant.  
 Paroxysme inouï de la détresse humaine !  
 o douleur ! ô douleur qui ne sait que pleurer !  
 c'est la mort de Mimi dans *La Vie de Bobéme*,  
 c'est l'éternelle mort du seul être adoré.

Et tout cela, vois-tu, Léda, m'oppressait l'âme

et me bouleversait les sens étrangement,  
 et je sentais bientôt, comme ce pauvre amant,  
 je sentais mon regard s'éteindre dans les larmes ;  
 je sentais battre en moi un cœur sentimental,  
 et, dans ce cœur — jadis trempé d'un dur métal —  
 qu'un geste rassérène et qu'un sourire éclaire  
 et qui flambe à ta voix comme un buisson ardent,  
 croissait la fleur de la romance populaire,  
 la petite fleur bleue à l'arôme obsédant  
 que fait germer, parmi les foules accourues,  
 le mélodrame triste ou la chanson des rues.

Et j'ai souffert — de voir ce front décoloré  
 et toute cette mort de ta beauté mortelle,  
 et ce rouge tachant le mouchoir de dentelle, —  
 la poignante douleur de l'amant éploré.

## XIII

DU SENTIMENT

**L**A petite fleur bleue  
 n'est pas morte encore,  
 la petite fleur bleue,  
 elle est là qui dort ;

elle est là, sous la neige,  
 là, — je ne sais où, —  
 et le diable l'assiège,  
 le grand diable roux ;

elle est là, sous la neige,  
 la neige des ans :  
 le bon Dieu la protège  
 de son manteau blanc ;

elle est là, sous la cendre  
du passé, toujours,  
qui ne sait se défendre  
d'un refrain d'amour ;

elle est là, dans nos âmes,  
dans nos cœurs humains,  
dans les rêves des femmes,  
au bord des chemins ;

elle est là qui tressaille,  
— l'Amour la défend, —  
elle est là qui défaille  
dans les cœurs d'enfants.

Elle émeut notre argile  
et ploie nos genoux,  
si tendre et si fragile,  
plus forte que nous.

Elle est vieille, si vieille,  
depuis si longtemps !..  
mais, quand elle s'éveille,  
voici le printemps.

Est-ce une véronique ?  
est-ce une pervenche?...  
Non ! c'est la fleur unique  
où le cœur s'épanche.

La petite fleur bleue,  
elle est là qui dort,  
la petite fleur bleue  
ne craint pas la mort.

DU CŒUR

QUAND j'ébauchai les premiers vers de ce poème où s'enclot un amour énigmatique et doux, j'interrogeais mon cœur qui s'ignore lui-même et je lui répétais que ses vœux étaient fous ; je lui disais, berçant sa tendresse blessée : — « Celle en qui se repose et s'émeut ta pensée pourra-t-elle comprendre et vivre ton amour, un tel amour silencieux et solitaire, un tel amour qui se meurtrit et s'exaspère et qui se cherche et qui se cherchera toujours... Hélas ! et, si pourtant elle comprend quand même, si pourtant elle sent que c'est elle que j'aime, sans doute elle feindra de n'avoir pas compris qu'elle est le cher objet obsédant du poème,

vers qui tendait le vol de mes espoirs meurtris ; elle aura l'àpre orgueil et le triste courage de se vaincre et toujours de dérober son cœur et de m'abandonner à mon humeur sauvage qui s'aigrit sous le triple airain de la douleur ».

Et, ce soir, a sonné — sitôt évanouie ! — l'heure de fièvre et de vertige — heure éblouie, — où je t'ai lu, — si pieusement écouté, — les premiers vers de ce poème en liberté. Et, dès que les accords de mes chants voltigèrent, j'ai senti, te voyant en cette piété, que ne demeurerait point, à ton âme, étrangère la vaine passion dont je suis tourmenté, et que tu comprenais ma tendresse angoissée, et que tes sentiments communiaient enfin dans l'exaltation de toute ma pensée...

Et cette heure ne fut qu'un instant, — mais divin.

Tout-à-l'heure!... et c'est le passé déjà qu'un souffle emporte, c'est le passé, cette heure abolie, heure morte, c'est le passé qui nous dit adieu sans espoir.



Tes vastes yeux dardaient une flamme assombrie,  
fixant obstinément le vide et, sans les voir,  
les portraits de comédiens, — ta galerie, —  
et les roses que Nice avait pour toi fleuries  
et que multipliait le cristal des miroirs...  
Et, dans ces yeux qui détournaient leur sombre flamme  
pour me cacher l'attendrissement de ton âme,  
Léda, j'ai vu perler des larmes, un moment.

— Ah ! chers yeux douloureux qui n'êtes point frivoles,  
laissez couler pour moi ces larmes bénévoles,  
plus précieuses que les applaudissements  
et plus sûres aussi que toutes les paroles,  
la louange qui leurre et la gloire qui ment.

Léda, qu'éprouvais-tu, en ces rares minutes  
où je te murmurais mes vers à demi-voix :  
amour ? pitié ? tendresse ? indifférence ? en lutte  
au fond du cœur docile et rebelle à la fois ?...  
Amour ? pitié !... Pitié d'amour, peut-être, ou même...  
Oh ! la pitié d'amour, pire que le mépris :  
— « Le pauvre ami ! le pauvre garçon !.. comme il m'aime ! »

Mais tes larmes disaient que tu m'avais compris.

Non ! non ! pas de pitié, Léda, qui t'attendrisse !  
ne me plains pas ! garde l'aumône de pitié !  
Ne sens-tu pas que c'est fantaisie et caprice  
et qu'un tel cœur n'est plus sincère qu'à moitié ?  
Je suis jeune et déjà ma jeunesse est finie ;  
je glisse sur la corde raide de l'amour,  
vacillant entre la douleur et l'ironie,  
je glisse sur la corde raide de l'amour  
entre le double abîme où l'âme se renie.  
Je glisse... et ne sais point si je t'aime... et je doute...  
— Et pourtant ma ferveur se confie en toi, toute... —  
Non ! ne me plains que d'être à ce point désâmé :  
je ne sais plus aimer ! je ne sais plus aimer !...

Et, quand j'eus refermé mes feuillets inutiles,  
les bonnes larmes attendries et volatiles  
que j'avais vu perler au bord de tes yeux doux  
s'étaient évanouies dans les senteurs subtiles  
et mêlées aux parfums flottants autour de nous.

Et tu m'as regardé tout-à-coup bien en face,  
de toute la caresse ardente de tes yeux,  
et, me tendant ta main aux ongles précieux,  
tu m'as dit, d'une voix troublée, presque à voix basse :

« Ah ! c'est beau ! que c'est beau ! mon ami », et ta main vibrerait toute — jusqu'en ses ongles de carmin.

Et je me souvenais, mon amour, que naguère tu m'avais dit cela, de cette même voix, en m'écoutant pleurer sur la mort de mon père, le jour que je te vis pour la première fois. C'était — souvenons-nous, Léda ! — chez un poète empressé d'accueillir ses pairs à son foyer ; et, devant une foule attentive et muette, une petite « jeune fille à marier », avec un art ému, de la grâce et du style, interprétait des vers de Leconte de Lisle : — *Les Elfes* —, et j'applaudissais de tout mon cœur. C'était toi, mon amour... Et puis un jeune acteur de mon pays leur lut mon œuvre douloureuse. Alors, tu vins à moi : tes beaux yeux violents trahissaient une sympathie impérieuse et tu serras ma main avec un tendre élan ; et ta voix, cette même voix de tout-à-l'heure, cette voix où ton émotion chante et pleure, me dit : « C'est beau, cela, Monsieur, oh ! que c'est beau ! » Et pourquoi fallut-il qu'en mon âme d'artiste le démon d'ironie ajoutât : « ...Mais c'est triste ! »

et que mon rire amer effleurât ce tombeau !

Et voici que, ce soir, je t'ai lu mon poème, notre poème, si tu veux, notre roman, qu'un décevant amour inspire, et, simplement, grave, tu m'as redit ces simples mots, les mêmes, qui ne m'ont point sauvé de mon divin tourment, ces mots qui m'évoquaient notre rencontre ancienne, — sincères, mais sans trop d'amoureuse langueur, — ajoutant — et ta main vibrerait entre les miennes — : « On sent que vous avez, ami, beaucoup de cœur ».

C'est vrai, ce que disait ta louange banale : du cœur ! beaucoup de cœur ! trop de cœur, à ce jeu ! du cœur ! du cœur, dans mes tendresses virginales ! du cœur, jusque dans nos modernes saturnales ! rien que du cœur au jeu d'amour, pur ou fangeux ! du cœur ! un faible cœur inquiet et sans joie, un grand et faible cœur d'enfant, lourd à porter, comme une pierre au cou, pesante, qui vous noie... du cœur ! un grand et faible cœur désenchanté !

Et ce fut tout. Nous nous taisions... Chère, à ta guise !... J'attendais, j'attendais en vain... C'était fini...

Puis : « En scène ! »... Ton art jaloux nous désunit,  
 — ton Art, ton Art-tyran qui t'exalte et t'épuise !... —  
 et la réalité quotidienne des soirs  
 rompit le charme, abolit la minute exquise  
 où peut-être tu te sentis près de déchoir.

— « Et mes hommages à Madame votre mère !... » —  
 Adieu !... Qui donc a dit que « la vie est amère » !

Et qu'importe ! puisque l'amour est à ce prix.  
 Qu'importe la fatalité, Léda !... qu'importe !...  
 Je savais maintenant que tu m'avais compris  
 et je m'abandonnais au flot qui nous emporte...  
 Allons !... le boulevard et la foule !... Paris !  
 Ah ! la vie !... On dirait qu'il brume... C'est l'automne...  
 Léda !... Tous ces passants qui vont... Je savais bien...  
 Après tout, rien vaut-il qu'on s'émeuve ou s'étonne ?...  
 Minuit !... le boulevard !... Je ne demandais rien...  
 Voici : nous trouverons de beaux rythmes pour Elle...  
 C'est le passé !.. déjà !.. Comme il brume !.. Et pourtant...  
 Elle savait !... c'était chose trop naturelle :  
 elle avait deviné cela depuis longtemps.  
 Et moi, je savais bien que cet orgueil sensible,

Léda, ne daignerait sembler m'avoir compris  
 et m'abandonnerait à mon rêve impossible...  
 Quelqu'un rit près de moi... Mais non ! c'est moi qui ris.  
 Trop de cœur !... et voici la sortie des théâtres...  
 Et ce brouillard !... Mon Dieu ! faut-il que l'on soit fou  
 de s'embraser ainsi qu'une bûche dans l'âtre !...  
 Trop de cœur !... et si mal accroché, voyez-vous !...  
 Ah ! ma tête... Eh bien, oui ! ça danse... Allons quand même !  
 Dis ! comme ce brouillard d'automne est émouvant !...  
 Elle peut s'en cacher, mais je sais qu'elle m'aime ;  
 elle m'aime, vois-tu ! je l'ai senti souvent.  
 Je ne lui dirai rien et ne saurai rien d'elle,  
 mais elle sait et je sais que nous nous aimons...  
 Et qu'importe !... vivons de cet amour fidèle,  
 et mourons ! — et dormons, en attendant, dormons !...  
 La vie est un chaos de choses étonnantes,  
 la vie est drôle : on n'en rit pas assez... ou trop !...  
 Pourquoi mes nerfs crispés ? mes tempes bourdonnantes ?...  
 La vie !... Attention ! c'est le dernier Métro...  
 Non ! marche dans la nuit, sans but, comme un homme ivre,  
 va, flotte dans la nuit lumineuse, sans voir,  
 sans savoir, sans vouloir, sans but, à la dérive...  
 Je ne sais plus... et je ne veux plus rien savoir...  
 Drôle, la vie !... au fond, ni bonne, ni mauvaise,  
 mais drôle, voyez-vous ! drôle, tout simplement...

La nuit s'écoule, et tout s'apaise lentement  
 autour de moi, mais sans rien en moi qui s'apaise,  
 et rien en moi n'aspire à cet apaisement :  
 ce délire n'est point un fardeau qui me pèse...  
 La nuit s'écoule, et, sous un globe illuminé,  
 Léda, je me surprends encore à griffonner :  
 fébrilement j'inscris ces folles confidences...  
 Pourquoi? pour qui?.. Pour rien!.. Pour toi, qui, dès demain,  
 les liras, sans daigner accepter l'évidence,  
 et suivras, sans tourner la tête, ton chemin.

Ainsi glissent nos jours de l'implacable vie...  
 Nous défions l'amour et l'amour nous défie,  
 et, voués aux regrets de nos cœurs anxieux,  
 nous mourrons sans nous être aimés en cette vie  
 que d'un triste et sublime amour silencieux.

XV

DE LA MUSIQUE

**D**e la musique pour nos cœurs fous,  
 de la musique qui nous émeuve,

pour nos cœurs fous battant à grands coups!  
 De la musique à nos âmes veuves!

De la musique à nos cœurs souffrants!  
 de la musique à nos cœurs d'enfants!

De la musique dont on frissonne  
 et qui ne soit l'œuvre de personne,



simple berceuse qui vous endort  
pour oublier la vie et la mort !...

— « De la musique ! », chantait Verlaine,  
« de la musique encore et toujours ! »...

... Pour endormir nos douleurs humaines,  
pour enchanter nos vaines amours !

## XVI

DE L'HARMONIE

**L**A voix impérieuse et douce, au rythme lent,  
cette voix qui pleurait l'amour en agonie,  
cette voix, ce souffle inspiré, cette harmonie,  
assouplie aux rigueurs du Verbe violent,

chant sublime atteignant les cimes, d'un élan,  
divin frémissement à l'appel du génie,  
dans mes nuits de sommeil et mes nuits d'insomnie,  
cette voix exalta mon âme en la troublant.

Poète qu'animait la ferveur des Clitandre,  
j'aimais, à cette voix, bercer mon rêve tendre,  
tant que, ce soir, si loin de vous ! je vous revois,

je vous revois et j'ai l'illusion d'entendre,  
à l'heure où vous mourez une nouvelle fois,  
le pur et déchirant sanglot de votre voix.

## XVII

*DES ÉCHOS*  
~~~~~

**L**es chants, les cris ont des échos  
dans les lointaines solitudes,  
les chants, les cris ont des échos,  
de longs échos tendres ou rudes ;

les cris, les chants ont des échos  
dans les vallons et les clairières,  
les cris, les chants ont des échos,  
des échos aussi les prières...

Mais c'est la nuit et le chaos,  
nuit sans étoiles et sans flammes,  
nuit de silence dans nos âmes,

quand notre amour est sans échos.

XVIII

*DES CHANSONS*

**J**E te donne ces chants, Lèda, je te les donne  
comme on donne, à vingt ans, son vierge cœur d'enfant.  
Prends-les ! S'ils ne sont pas dignes de toi, pardonne !  
ils portent le secret d'un amour décevant.  
Prends-les ! ils sont à toi. Garde-les... ou déchire  
ces feuillets qu'un dolent enthousiasme inspire

et jette leurs débris lamentables au vent.

Il en est que j'ai crayonnés pour toi, naguère,  
sur les coteaux où mes pas lents se fatiguèrent,  
devant la mer illimitée à l'occident ;  
et d'autres ont été notés au coin des pages

de mes livres, amis discrets et confidents,  
bien loin de toi, là-bas, au hasard des voyages.

D'autres furent inscrits fébrilement, le soir,  
certains soirs de folie où j'avais pu te voir,  
où j'avais éprouvé l'étrange magnétisme  
de ton regard changeant comme les feux du prisme,  
de ton regard profond comme l'eau des miroirs,  
à l'heure où la féerie impure et trépidante  
du grand Paris est comme une marée ardente,  
inscrits, à la terrasse, offerte en reposoir,  
des bars éblouissants où l'éternelle fête  
du Boulevard exalte et trouble le Poète ;  
certains soirs — qui touchaient au matin — certains soirs  
où l'on sent le génie bourdonner dans sa tête  
enivrée du vertige électrique du soir.

Et, si ces vers sont fous, brûle ! pardonne ! oublie !

D'autres enfin, que tu daigneras oublier,  
furent chez moi rythmés dans la mélancolie,  
quand l'âme lentement s'apaise et se replie  
sous le calme regard de ses dieux familiers.

Je te donne ces chants à toi seule que j'aime :  
ils portent le secret d'un amour décevant.  
Tu les liras bientôt, ces douloureux poèmes...  
Si tu veux les brûler, jette leur cendre au vent !  
Garde-les, si tu veux les avoir à toi seule  
pour les relire, « aux soirs que tu seras aïeule »,  
— ainsi Ronsard chantait Hélène en ses amours, —  
et, si tu veux qu'ils soient divulgués, c'est toi seule,  
oh ! toi seule qui les déclameras toujours.  
Car toi seule pourras les comprendre et les dire  
avec la passion poignante et l'âpre accent  
qui font pleurer la foule oublieuse du rire  
et magnifient ce que l'on aime et que l'on sent ;  
c'est toi seule qui les diras à nos poètes,  
afin que je revive, au rythme de ta voix,  
quand mes vers chanteront sur ta lèvre inquiète,  
la joie ou la douleur que j'ai vécue par toi.

Je te donne ces chants comme le chant du Cygne,  
et, s'il est vrai qu'un dieu s'est fait cygne autrefois  
pour charmer la beauté mortelle la plus digne  
d'être vouée au Roi des Dieux, au Dieu des Rois,  
je suivrai le divin exemple qui m'inspire  
et, sans m'abandonner à mon désir charnel,

et, sans vouloir ni te leurrer, ni te séduire,  
je chanterai pour toi, Léda, l'hymne éternel.

Et qu'importe l'instant où notre chair se pâme  
ou que le Cygne expire aux rayons du couchant,  
pourvu que mon désir ait secoué ton âme  
et que tu sois au moins séduite par mon chant !

Non ! je ne romprai pas le charme si fragile.  
Non ! je ne t'aime point et ne veux point t'aimer.  
Je ne suis qu'un Poète à l'âme trop subtile  
et j'ai peur de l'amour et ne sais point aimer.  
Je ne sais qu'exalter mes faiblesses païennes,  
je ne sais que pleurer et savourer mes pleurs,  
je ne sais que bercer ta douleur et la mienne  
et je ris en secret de nos pauvres douleurs ;  
je ne suis qu'un Poète enivré de ses larmes,  
je ne sais qu'aviver les blessures du cœur,  
et je crains de t'aimer et de rompre le charme,  
et j'ai peur de la flèche et de l'archer vainqueur.  
Je ne suis qu'un passant sans amour et sans haine ;  
je ne sais que chanter, pour toi seule et pour moi,  
dans le cercle fatal où le destin nous mène,



mon refrain de Poète ivre de son émoi,  
ma petite chanson cruelle et trop humaine  
qui demeure, en ce triste monde, sans retour,  
l'ironique chanson de nos tendresses vaines,  
l'éternelle chanson de l'impossible amour.

## XIX

DE L'AMOUR

C EUX-LA que l'on aime  
ne nous aiment pas,  
et nous aimons quand même  
qui ne nous aime pas.  
Leurs cœurs et les nôtres  
ne se comprennent pas,  
car ils en aiment d'autres  
qui ne les aiment pas.

XX

*DU SOUVENIR*

---

QUI nous rendra jamais nos longues causeries,  
au Luxembourg, les soirs d'automne et de printemps,  
et nos rêves d'hier, fanés depuis longtemps ?  
Qui nous ramènera vers ces routes fleuries ?  
Hélas ! qui nous rendra nos rêves de vingt ans ?...

Léda, souvenez-vous de nos rêves, amie,  
de nos communions dans l'amour du « grand Art »,  
de nos projets, de nos espoirs, de nos folies,  
au Luxembourg, les soirs que vous rentriez tard.  
Nous causions d'avenir, de la « Gloire » obsédante...  
Nous causions... Vous étiez une belle âme ardente,  
avec la Foi qui met le monde à nos genoux...  
Et nous aimions Hugo, Heine, Pétrarque et Dante,  
et nous avions l'Art et la Poésie en nous.

— Art !... Poésie !... verbes magiques ! mots sublimes !  
beaux mirages qui nous entraînez vers les cîmes,  
combien vont, chaque jour, brûler, fols papillons,  
leurs ailes au divin foyer de vos rayons !

Nous causions... Vous étiez, amie, une âme haute.  
Vous veniez, assidue, aux « soirs » des *Argonautes* ;  
vous nous disiez des vers de votre souple voix :  
mes vers surtout, et, de temps en temps, ceux des autres...  
J'étais heureux : j'avais votre âme autour de moi.

D'autres soirs, nous allions visiter les cénacles  
des « confrères » : *Les Loups, Vers et Prose*, — et, vers Juin,  
la Maison de Balzac ouvrait son tabernacle  
à la jeunesse. Et nous y courions... Que c'est loin !

Nous allions au théâtre aussi, sur les deux rives,  
dans les théâtres-à-côté souvent et ceux  
de verdure où l'on est sous le plafond des cieux...  
Parfois, vous m'écriviez, d'une écriture vive,  
longue, vibrante, aigue comme des coups d'archet :  
— « Ami, que faites-vous ?... Lundi, je vous cherchais  
» et vous attendais presque au Salon des Poètes.

» Je prépare aujourd'hui ma scène (Beaumarchais)  
 » pour le concours du Servatoire, et je répète  
 » un petit acte en vers que je jouerai demain  
 » en matinée, avec Un-Tel, à tel théâtre.  
 » Vous viendrez m'applaudir, dites, à tour de mains,  
 » (inclus : carte), sinon, vous n'êtes qu'un bellâtre...  
 » *Ave!* comme disaient nos maîtres les Romains. »

Ah ! Léda, vous aviez le feu sacré, la flamme,  
 et j'admiraïs l'artiste, en vous, comme la femme.

La « Gloire » !... Longuement, nous causions d'avenir.

Et nous devions lutter et travailler ensemble  
 et marcher de l'avant, sans que notre pas tremble,  
 et l'un l'autre, au long des chemins, nous soutenir...  
 Gloire ! Fortune !.. Ainsi, nous irions, — trop surs d'elles ! —  
 unis, du même pas, au même rendez-vous,  
 moi le Poète et vous l'Interprète fidèle,  
 amie, et j'écrirais des chefs-d'œuvre pour vous...

Mais la vie a glissé avec un long bruit d'ailes,  
 hélas ! et c'est hier que nous étions si fous.

XXI

*DES LARMES*

**P**OURQUOI pleurer sur tes amours  
 que tu oublieras tout-à-l'heure ?

— Bah ! mes larmes, coulez toujours !...  
 Je ne sais pas sur quoi je pleure.

Sur mes amours ? sur mon passé ?  
 sur ma jeunesse ? sur moi-même ?...

Toutes ces choses m'ont lassé...  
 C'est le goût des larmes que j'aime.

Les larmes sont le sel divin  
 qui purifie et régénère ;

Les larmes sont le pur levain  
des vieilles peines millénaires.

Et, si mon deuil est adouci,  
les larmes ne sont point un leurre.

C'est bête de pleurer ainsi !...  
Je ne sais pas pourquoi je pleure.

## XXII

*DES REGRETS*  
~~~~~

**J**E ne sais pas !... Je ne sais plus rien !... Je soupire.  
Rêves trahis ! Sommeils décevants ! Réveils pires !  
La jeunesse est autour de moi qui chante et rit,  
et je suis seul dans ce beau printemps de Paris,  
et je suis seul, et je suis las, et je suis triste,  
et c'est le soir sur le vaste parc où persiste  
la lueur d'un très doux crépuscule cendré,  
et je suis seul, et las, et triste, et pénétré  
d'une angoisse, et mon cœur s'alourdit et se serre,  
et je sens trop ma solitude et ma misère,  
je sens, en voyant ces couples amoureux,  
je sens, oh ! je sens trop que d'autres sont heureux,  
que d'autres ont le goût de vivre et la jeunesse  
et que tout meurt en moi sans que rien y renaisse.



La Joie autour de moi danse d'un rythme égal...  
 Je souffre !... Le bonheur des autres me fait mal !  
 Je souffre ! et c'est le soir, et c'est le crépuscule,  
 et toujours le bonheur se dérobe et recule.  
 Je le sens tout autour de moi, j'entends ses pas...  
 Pourquoi ne suis-je pas heureux ?... Je ne sais pas...  
 Mais, dans ce Luxembourg que mes heures passées,  
 au soir des vains regrets, peuplent d'ombres glacées,  
 je frissonne et, cédant au destin ricaneur,  
 je comprends que je passe à côté du bonheur.

XXIII

DE L'OUBLI

A I-JE oublié votre sourire ?...  
 Léda, que de jours ont passé  
 depuis que je n'ai vu sourire  
 votre douceur, ô clair visage !  
 Léda, que de jours ont passé  
 qui font oublier le passé !

Est-ce un regret ? est-ce un présage ?  
 l'oubli voltige autour de nous,  
 comme une abeille ;  
 l'amour s'endort, l'oubli s'éveille,  
 l'oubli voltige autour de nous.

Léda, que de jours ont passé !...  
 Ai-je oublié votre sourire  
 qui transfigurait mes pensées,  
 qui m'imposait sa chaude étreinte,  
 qui m'absorbait dans sa clarté,  
 qui m'enlaçait dans sa volute,  
 comme une vague harmonieuse  
 couronnée d'écume argentée ?...

Ai-je oublié le chant des lyres triomphales  
 que rythmait votre voix heureuse,  
 et cette flamme intérieure  
 dans le regard de vos yeux clairs  
 baignés d'aurores boréales,  
 étoilés de rêves meilleurs ?...

Ai-je oublié votre âme ardente  
 et la caresse enveloppante  
 de vos yeux, de votre sourire,  
 de vos gestes, de votre voix ?  
 Ai-je oublié nos souvenirs,  
 votre belle âme impérieuse,  
 toute ma folie amoureuse  
 d'autrefois ?...

— Sourire, ô sourire énigmatique,  
 éblouissement unique,  
 ô sourire de douceur ivre,  
 vertige obsédant, cruel et doux  
 comme un effluve magnétique !...  
 — Le soir vient, le flot se retire... —  
 Ai-je oublié votre sourire ?...

O mémoire trop oublieuse !  
 ô mes yeux infidèles,  
 qui n'avez su garder pour moi,  
 pour ma tendresse et pour ma foi,  
 tout le rayonnement qui flottait autour d'elle !

Il souffle un vent fou dans les branches :  
 le vent, le vent aux ailes blanches  
 sonne la charge...  
 --- Emporte, emporte, ô vent marin,  
 emporte au large  
 les regrets de mon cœur chagrin !

Emporte mes désirs, ma peine  
 et toute ma douleur humaine !

Emporte au large, emporte au loin  
les vieilles larmes inutiles  
qui sèchent au creux de mes mains !  
Emporte au large, emporte au loin  
mes pauvres souvenirs fanés

et son sourire illuminé.

---

(1908-1912).

ÉPILOGUE SUR UNE TOMBE

DE LA MORT

CELLE pour qui ces vers furent écrits naguère  
avec le plus fébrile et fol enivrement  
et qui fut la jeunesse et le rayonnement,  
et qui fut l'Art planant au-dessus du vulgaire,

est morte au seuil des noirs désastres de la guerre,  
hélas ! et morte aussi l'ébauche du roman...  
Gloire ! Amour ! Poésie ! ô rêves d'un moment,  
tout meurt autour de moi qui ne survit plus guère.



Pleurez, mes tristes yeux, sur les tristes matins,  
ah ! pleurez sur la vie et sur les soirs éteints !  
pleurez, ô Souvenir, sur les choses passées !

pleurez sur les défunts soleils de nos printemps !  
pleurez sur le grand deuil de toutes mes pensées !  
pleurez sur le très pur amour de nos vingt ans !

---

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE POÈME

20 exemplaires de luxe

sur Hollande français des Manufactures d'Arches,

numérotés de 1 à 20.

N<sup>o</sup> 

IMPRIMÉ POUR « LES GÉMEAUX »

A PARIS

par

*L'IMPRIMERIE ARTISTIQUE DE L'OUEST*

5, Rue Yvers,

à

NIORT.

—

1919

# LES ÉDITIONS FRANÇAISES

## DERNIÈRES PUBLICATIONS

### Collection « LES GÉMEAUX »

#### PROSE

- J'avais une Marraine*, Petit roman de la Grande Guerre,  
par HENRY D'YVIGNAC (10<sup>e</sup> édition) . . . . . 2 fr. 50
- Sur une journée cruelle et très glorieuse*, par  
ROBERT SALOMON . . . . . (tirage épuisé).
- Contes galants*, par ANDRÉ ROMANE. . . . . 2 fr. 50
- Un Petit cœur Américain*, roman, par HENRY  
D'YVIGNAC (2<sup>e</sup> édition) . . . . . 2 fr. 50
- Journal de bord d'un Matelot*, par JEAN PER-  
DRIEL . . . . . (sous presse).

#### POÉSIES

- La Complainte des Jeunes filles qui ne seront  
pas épousées*, par M<sup>me</sup> JEANNE PERDRIEL-  
VAISSIÈRE (3<sup>e</sup> édition) . . . . . 1 fr.
- Poèmes de Guerre*, par ANDRÉ ROMANE. (tirage épuisé).
- Les Chants perdus dans la tempête*, par  
ANDRÉ ROMANE. . . . . (tirage épuisé).
- Les Choses qui parlent* (1914-1918). par FER-  
NAND FERRIER. Préface de M. Zamacoïs. . . . . 4 fr.
- Le Poème de Paris nocturne*, par CAMILLE  
LE MERCIER D'ERM . . . . . 1 fr. 25

#### EN DÉPÔT :

- Le Poète et la Femme*, poème, par CAMILLE  
LE MERCIER D'ERM . . . . . 1 fr
- Les Exils*, poèmes, par CAMILLE LE MERCIER  
D'ERM, préface de Charles Le Goffic (2<sup>e</sup> édition) . . . . . 4 fr.

### Collection « La Nouvelle Revue Nationale »

- Légendes de Bretagne*, par le Baron TUAULT  
DE LA BOUVERIE.
- Les Bretons et la Guerre de l'Indépendance*,  
par HENRY D'YVIGNAC.